

Plaidoyer pour mon droit de parole ou pourriez-vous refaire votre image sans maculer la mienne?

Pierre Kattini Malouf

Number 19 (2), 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28870ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Malouf, P. K. (1981). Plaidoyer pour mon droit de parole ou pourriez-vous refaire votre image sans maculer la mienne? *Jeu*, (19), 168–170.

plaidoyer pour mon droit de parole ou pourriez-vous refaire votre image sans maculer la mienne?

J'écris ce texte pour protester contre l'usage que madame Francine Noël fait de ma pièce *Gertrude Laframboise, agitatrice* dans son article intitulé «plaidoyer pour mon image» publié dans *Jeu* 16. C'est la première fois que je cède ainsi à la tentation de répondre à une critique. En l'occurrence, je ressens d'autant plus le besoin de défendre ma pièce que l'ensemble du plaidoyer de madame Noël m'a singulièrement convaincu. J'espère seulement pour elle que ses jugements intéressants ne reposent pas tous sur des bases inconsistantes... Quoi qu'il en soit, je crains que les vérités qu'elle lance entraînent dans leur sillage les erreurs qui y sont arrimées et qu'ainsi les scories soient applaudies autant que les perles. Décidément, je ne peux supporter que des lecteurs de *Jeu* qui n'ont pas assisté au spectacle jugent *Gertrude...* d'après ce qu'en dit Francine Noël.

Le passage qui m'a fait bondir se trouve dans un chapitre intitulé «La femme libérée, mais de quoi?» :

«Dans *Gertrude Laframboise...*, une autre «folle» (*sic*) plaque son *chum* et s'en revient seule chez elle. Chemin faisant, elle se fait violer. Ça lui apprendra. De toute façon, elle n'a même pas été battue. Le vrai problème, la pièce le dit clairement, c'est celui du violer et du *chum* offensé. Pauvres tîts-gars! Le spectacle offrait en prime aux voyeurs un viol *cute* et un *strip-tease* et, pour couronner le tout, une police-tapette vengeait la violée; c'est dorénavant par l'homosexuel que passe la libération de la femme. Qu'on se le dise!

Dans ces lignes, non seulement Francine Noël interprète mal la pièce mais elle la raconte de travers! Elle inverse des

rôles! Elle affirme comme des évidences factuelles le contraire de ce qui se passe dans la pièce! Rectifications...

La «folle» ne plaque pas son *chum*, c'est plutôt cet imbécile qui la plaque lors d'une dispute dans un bar. Plus tard, elle se fera violer par un témoin de leur engeulade qui, la preuve en sera faite, voulait punir par son geste l'insolence de cette femme qui osait affirmer son indépendance. «Ça lui apprendra», dit l'auteure. Qu'elle assume l'expression et le jugement qu'elle implique! Qu'elle les assume en compagnie des imbéciles mâles de la pièce! Cette attitude est la vôtre, madame et messieurs! Pas la mienne!

«De toute façon, elle n'a même pas été battue.» Mais si, elle l'a été! Bel et bien! Son agresseur lui a donné un coup de poing, il l'a bousculée, l'a poursuivie, l'a projetée sur le sol... Faut-il qu'une femme soit mutilée ou assassinée pour que spectateurs et spectatrices admettent qu'il y a eu violence? Et la simple menace de sévices n'est-elle pas violence?

En fait de viol «*cute*» et sans m'en vanter (car le mérite, ou la faute, en revient tout autant aux interprètes et au metteur en scène), le viol commis dans *Gertrude...* l'était tellement que le public le recevait comme un coup de pied au ventre. Avez-vous déjà vu une salle pognée aux tripes? Un soir, une spectatrice (et ce n'est qu'un incident spectaculaire parmi d'autres qui l'étaient moins) s'est mise à hurler d'angoisse; il a fallu l'aider à quitter la salle. *Cute?* Y a pas eu et y aura

pas au Québec beaucoup de spectacles moins *cute* que *Gertrude Laframboise!*

Quant au problème de la pièce, qui serait «celui du violeur et du *chum* offensé», eh bien oui! Dans l'optique du violeur, le seul problème c'est de ne pas pouvoir violer *toutes* les femmes, qu'il hait toutes parce qu'il hait en elles ce qui fait qu'elles sont des femmes, en même temps qu'il leur refuse le droit de s'émanciper pour répondre à sa haine sur un pied d'égalité. Le *chum*, lui, ce *chum*-là en tout cas, est incapable de ne pas penser qu'à lui et voit son «humiliation» se transformer en haine dirigée non contre le violeur mais contre elle, elle qui *doit* être coupable, qui *doit* avoir couru après son malheur, qui *doit* avoir joui, qui *doit* expier! Danielle elle-même, la victime, constate sa solitude et l'analyse tout en l'assumant dans sa chair à la fin de la pièce. Et c'est *ça* que la pièce raconte. Là est mon propos. La guerre des sexes a lieu! L'armée qui se bat pour moi, homme, est un ramassis de frustrés, d'hypocrites et de brutes. J'ai stigmatisé la bêtise des mâles. Je suis prêt à désertir pour me battre de l'autre bord... si on veut de moi.

Gertrude Laframboise, agitatrice ne voulait donc pas expliquer (?) pourquoi les femmes se font violer (Absurde! Pourquoi les cambriolés se font-ils cambrioler?) mais avançait une hypothèse capable de nous faire saisir pourquoi les hommes violent. Je suis parti du postulat qu'une théorie du viol ne peut tenir qu'en partant du violeur. Marie-Odile Fargier, dans la conclusion de son livre, *le Viol*, dit: «Moi non plus je ne comprends pas. Aucune femme ne peut comprendre le viol. L'occupé peut-il comprendre l'occupant?»¹ Elle ajoute plus loin: «Qu'ils cessent d'attendre des femmes une solution à un problème qui

se pose au plus profond d'eux-mêmes.»² Qu'éclate le cénacle des initiées! Interpellons à haute et intelligible voix le violeur! Et nul mieux qu'un homme ne peut attaquer le violeur, qui est *en* lui, virtuel, actif, amendé ou trahi.

«Le viol peut disparaître, pas seulement être contrôlé et évité sur un plan individuel. Mais la façon d'aborder le problème doit être à longue portée et en coopération, et doit recevoir un apport de compréhension et de bonne volonté de la part de beaucoup d'hommes tout autant que des femmes.»³

Et puis-je me permettre d'ajouter que la compréhension passe par la connaissance et n'exclut pas nécessairement un certain cynisme? Je ne suis pas aussi optimiste que Susan Brownmiller, mais peu importe; la bataille vaut la peine d'être livrée. Là est mon cynisme. Celui de Francine Noël est ailleurs. Mais s'agit-il bien de cynisme?

«Certains hommes perdent donc de belles occasions de se taire et, encore une fois, ils nous coupent la parole (quand ce ne sont pas les fonds...)», dit l'auteure. Discours inquiétant! Je me réjouis que l'auteure d'une telle incitation à l'auto-censure ne détienne pas le pouvoir de museler ceux à qui elle dénie le droit de parole. Avis donc aux nouveaux auteurs: avant d'écrire, ne vous taisiez-vous pas? Continuez donc! Et sachez que seuls les esclaves ont le droit d'être abolitionnistes⁴! Aux Juifs seuls de dénoncer l'antisémitisme! Et laissons donc les condamnés à mort lutter seuls pour l'abolition de la peine de mort! Le sexisme ne dérange que les femmes! Continuez d'être écoeurants, messieurs, là est votre rôle; mais ne faites pas mine

2. *Ibid.*, p. 221.

3. Susan Brownmiller, *le Viol*, Stock/L'Étincelle, p. 491.

4. «Mais, de même que les Noirs ne peuvent régler seuls le drame du racisme, les femmes ne peuvent que se protéger et lancer le débat.» M.-O. Fargier, *le Viol*, p. 220.

1. Marie-Odile Fargier, *le Viol*, éditions L'Étincelle, p. 219.

d'en avoir assez. Continuez d'être inconscients! Nous réclamons le monopole de la lucidité souffrante... Eh bien, non! Je récuse quiconque travestit *démagogiquement* les textes et quiconque s'accroche aux privilèges gratifiants d'une situation misérable doublée d'un propos misérabiliste.

J'ajouterai pour terminer qu'il est ridicule de me faire dire que la solution aux problèmes des femmes réside dans leur alliance avec les homosexuels. Il est vrai que, dans la pièce, l'allié temporaire de Danielle est un policier homosexuel (qui ne la venge pas mais qui *se* venge). De quelles attaques n'aurais-je pas été l'objet si l'allié en question avait été un bon gars *straight*? Il se serait certainement trouvé quelque écrivaine pour dire que j'édulcorais ainsi le portrait pour permettre aux spectateurs mâles de s'identifier au seul mâle correct de la pièce. Je ne voulais pas qu'il en soit ainsi. J'ai donc finalement bien mérité d'être mis dans le même sac que mes personnages mais je ne crois pas mériter l'accusation d'avoir ménagé la susceptibilité des hommes tout en ternissant l'image des femmes ⁵. Ni, encore moins, d'avoir coupé la parole à qui que ce soit! En tout cas, j'apprécierai, la prochaine fois qu'on se servira d'une de mes pièces pour étayer une démonstration, qu'on le fasse avec un peu plus de rigueur et d'honnêteté.

Et je me demande à quoi rime le fait d'avoir du talent (madame Noël dixit) si mon talent produit une pièce aussi mal foutue.

pierre kattini malouf

5. Parce que la violée était une «belle» femme (la mise en scène de Bernard Martineau accentuait le côté séduisant, sinon séducteur, du personnage), certains spectateurs ont *oublié* de voir que la «beauté» n'a finalement rien à voir avec le crime dont elle est victime.

les bonnes intentions suffisent-elles?

1. Quand on permet qu'un texte soit porté à la scène, on accepte qu'il appartienne au public: dès lors, il est permis aux gens d'en parler. Ces gens ne sont pas tenus de n'être qu'élogieux...

2. Les lecteurs de *Jeu* n'ont pas eu de *Gertrude Laframboise, agitatrice* que ma seule version: *Jeu 10*, paru en 1979, lui a consacré un dossier de vingt-trois pages.

3. Pierre K. Malouf semble penser que je parle de lui, personnellement. Malheureusement, ce n'est pas de lui qu'il s'agit mais de sa pièce, ce qui n'est pas la même chose. Sur scène, les bonnes intentions ne suffisent pas.

4. J'ai réagi à un spectacle et non pas à un texte. Pierre K. Malouf attribue partiellement ma perception du *show* à la mise en scène qu'en a faite Bernard Martineau. C'est sans doute juste. Or, dans *Jeu 10*, Pierre K. Malouf disait avoir apprécié le travail de Martineau. Alors?

5. Dans *Jeu 10* toujours, Johanne Pelland avait montré pourquoi l'image des femmes et la critique sociale proposées par *Gertrude Laframboise, agitatrice* sont, pour le moins, insatisfaisantes. Je ne pensais pas devoir reprendre une analyse déjà faite et que j'endorsse.

6. Parce qu'un homme «bien intentionné» parle du viol, il faudrait qu'il ait absolument raison, lui seul, que nous applaudissions et que nous fermions nos gueules. Silence, les filles, on s'occupe de vous! Et si vous vous mêlez de contester notre version des faits, nous